Jean-François TÉTU, *Le Récit médiatique et le temps. Accélération, formes, ruptures*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2018,
180 pages

Adeline Wrona

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22037>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22037

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 388-389

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Adeline Wrona, « Jean-François Tétu, *Le Récit médiatique et le temps. Accélération, formes, ruptures* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 19 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22037> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22037>

Jean-François Tétu, *Le Récit médiatique et le temps. Accélération, formes, ruptures*
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation,
2018, 180 pages

La publication de cet essai consacré au temps dans les récits médiatiques représente l'issue d'un processus qu'on pourrait qualifier de sédimentation intellectuelle. En effet, Jean-François Tétu y renoue les fils d'une réflexion engagée dès ses premiers textes, en particulier depuis la publication avec Maurice Mouillaud du *Journal quotidien*, devenu dès sa parution en 1989 (Presses universitaires de Lyon) un classique des études sur le journalisme. En un peu moins de 200 pages denses et fluides, Jean-François Tétu endosse le rôle d'un saint Augustin qui aurait lu Paul Ricœur et Paul Virilio, et reprendrait à nouveaux frais la réponse à la question : « Qu'est-ce que le temps ? ». Ou plutôt : « Qu'est-ce que le temps dans une société où existent des médias ? ». L'enjeu ici est d'analyser l'effet exercé par les représentations médiatiques sur l'expérience du temps. Engagée quand les médias n'étaient pas encore numériques, achevée au temps où les « infomédiaires » ont installé leur hégémonie sur tous les espaces médiatiques, cette synthèse analyse les mutations liées aux transformations technologiques des discours d'information, et en particulier à leur mise en ligne. Finalement, Jean-François Tétu propose des éléments clés pour une histoire de la représentation médiatique du temps.

Le propos alterne considérations théoriques et exemples d'analyses empiriques qui sont autant de leçons de narratologie appliquée. Jean-Michel Adam, Jean Baudrillard, François Hartog, Marc Lits et Hartmut Rosa ne sont pas de trop pour rendre compte, aux côtés du monumental *Temps et récit* de Paul Ricœur, des possibilités infinies qu'ouvrent les supports médiatiques à la mise en forme du temps. Des Unes de presse écrite – sujet de prédilection de l'auteur – aux boucles des radios en continu, en passant par une édition de journal télévisé aux offres récentes des newsletters et autres propositions de « fact-checking » ; les modalités de ces expériences du temps raconté sont saisies dans un étourdissant mélange de constantes et variations.

Au titre des constantes, Jean-François Tétu rappelle à juste titre un certain nombre de traits structurants qui fondent la permanence du récit médiatique dans la modernité. On peut en retenir trois principaux : le privilège accordé à la narrativisation, en premier lieu, ou « parti pris narratif » (p. 113) qui peut passer, quand tout n'est pas « racontable », par des dispositifs de

« délégation narrative », à l'auditeur, au téléspectateur (p. 120), désormais à l'usager des réseaux dits sociaux. En deuxième lieu, les récits médiatiques rendent compte d'un rapport au temps propre aux sociétés industrielles, qui en font une valeur mesurable et monétisable – c'est le fameux « horlogisme », selon la belle formule de Marcel Duchamp (citée p. 117), dont les incarnations sémiotiques hantent salles de rédaction, titres de journaux et écrans portables. Enfin, le temps médiatique est l'expression majeure d'un culte du présent – le « présentisme » cher aux historiens – dont la force agissante tient, selon Jean-François Tétu, à une tension permanente entre trois modalités d'existence du présent : présent du futur (l'événement anticipé), présent du passé (la mémoire) et présent du présent (« l'instant » décisif ou actualité). Au sein de ce cadre d'analyse, d'importantes variations caractérisent les représentations médiatiques en fonction de leurs supports et de leurs technologies. Ainsi la presse écrite fonctionne-t-elle selon un régime de « démonstration » quand la télévision opère par « monstration » (p. 111) ; l'information radio se distingue de son côté par une nécessaire « unification paradigmatique », qui tend à imposer un principe de causalité universelle : « la recomposition narrative » passe « de la consécution à la conséquence », en faisant « de la cause la traduction de la succession » (p. 113), parce que « le direct radio est troué » (p. 123).

Enfin, le développement du numérique s'accompagne d'un changement de nature dans le fonctionnement de la reprise, en soi constitutif de la pratique citationnelle propre aux médias, et qui fonde la fragilité de la référence au vrai : car la reproduction se substitue à la représentation, faisant basculer dans le régime du simulacre et de la simulation si bien décrit par Jean Baudrillard (p. 87). Fragmentation, massification et accélération sont autant de traits déterminants d'un nouveau rapport au temps, qui accompagne l'intensification d'une transformation générale du modèle social post-industriel : la domination des services, qui n'ont de valeur que dans le présent de leur réalisation, a pour équivalent, selon Jean-François Tétu, le fonctionnement des « News », qui « évincent le savoir en tant que processus cumulatif au profit d'une actualité mouvante et éphémère » (p. 78).

Comme en ligne de fuite, l'ouvrage s'achève sur un cinquième et dernier chapitre intitulé « Multimédia et numérique : du récit à la relation ». Tirant parti de programmes de recherche récents, l'auteur poursuit son entreprise de poétique médiatique. Un constat général domine ces dernières analyses : si l'enjeu de la *mimesis* temporelle reste inchangé, l'un des obstacles majeurs à

l'application du modèle riceurien se trouve désormais dans l'impossibilité de mettre en œuvre la refiguration qui clôt la représentation de l'action dans le temps (« mimésis 3 », p. 139). Aussi les récits médiatiques sont-ils dominés par l'éclatement et imposent une consommation « réticulaire », selon l'expression empruntée à Marc Lits. La discussion pourrait s'engager sur ce point : les réseaux diffractent de fait la représentation du temps autant qu'ils la reconstruisent autour de points de vue fortement homogènes, selon ces « bulles de filtres » qui agissent à leur façon sur la sélection de l'événement. À tel point que la catégorie de l'actualité, comme événement collectivement partagé, semble reculer devant celle de l'actualisation, qui individualise la réception et fait du présent un temps qui n'est qu'à moi. Par ailleurs, la promesse de flux qui accompagne l'information en ligne cohabite de façon énigmatique avec l'emprise de l'archive (tout se conserve dans les contenus numériques), et le « présent du passé » semble y trouver de nouvelles ressources. Autant d'éléments qui devraient amener les lecteurs de cet ouvrage à poursuivre l'analyse, armés grâce à lui de jalons précieux pour penser en sémioticiens les régimes médiatiques de la temporalité.

Adeline Wrona

Gripic, Sorbonne Université, F-75005
adeline.wrona[at]sorbonne-universite.fr

Théories, méthodes

Robert DION et Andrée MERCIER, dirs, *La construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*

Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, coll. Espace littéraire, 2019, 416 pages

Depuis une trentaine d'années en France et dans le monde, on a assisté à un phénomène de retour en grâce de la narration dans la plupart des champs de l'activité humaine, qu'il s'agisse de la littérature au premier chef, du journalisme, du cinéma, de la télévision, mais aussi de façon plus surprenante, du *marketing* et de la publicité – l'essor du *storytelling* en constitue un témoignage saisissant – mais aussi de la politique. La plasticité du récit, son caractère universel, international, transculturel et transhistorique (comme le soulignait Roland Barthes en son temps dans « Introduction à l'analyse structurale du récit », *Communications*, 8, 1966, pp. 1-27) expliquent en grande partie le succès de la narration dans notre histoire moderne et contemporaine.

Robert Dion et Andrée Mercier s'attaquent à une problématique des plus intéressantes, celle du contemporain, aussi bien du point de vue du discours

critique qui le définit que des pratiques littéraires qui s'y rattachent, en prenant pour objet le discours narratif qui s'est déployé en France et au Québec depuis les années 1980. Autant dire que l'empan de cet ouvrage collectif est vaste. Dans l'introduction de l'ouvrage (pp. 11-28), ils rappellent le propos de Roland Barthes en 1977 sur son indifférence par rapport à son statut de penseur moderne et soulignent, à juste titre, que de nos jours, la préoccupation centrale à notre époque s'est beaucoup éloignée de la posture barthesienne : « Être contemporain, en revanche, ce n'est pas privilégier telle ou telle esthétique, telle ou telle théorie littéraire ou artistique, mais c'est, au premier chef et pour le moins, être de son temps (ou en avance sur lui), être pertinent, produire une œuvre qui puisse être reçue parmi l'ensemble des œuvres qui constituent le cœur vivant de l'activité culturelle de la période la plus actuelle » (p. 11). Le fait d'être contemporain et la question de la contemporanéité constituent à la fois une convention sociale et une construction discursive qui demandent l'une et l'autre à être analysées en profondeur.

Robert Dion et Andrée Mercier illustrent assez bien la plasticité et la volatilité de l'expression « contemporain » qui échappe à toute saisie et à toute forme de définition généralisante. Le contemporain est un terme de plus, venant coexister et cohabiter avec les expressions « extrême contemporain », « moderne », « postmoderne », « surmoderne » et « actuel ». S'appuyant sur une définition de Giorgio Agamben, les deux codirecteurs de la publication rappellent que l'homme qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni n'adhère à ses attentes et se définit d'une certaine manière comme inactuel, mais paradoxalement mieux armé pour saisir son temps et ses circonvolutions : « Agamben rappelle ici le caractère de non-contemporanéité du contemporain, qui fait cohabiter des strates temporelles diverses, non pas bien empilées mais bouleversées, et situe la lucidité du créateur dans la conscience claire de cette hétérogénéité temporelle, dans sa capacité d'y puiser pour se garder relativement à l'écart de la couche de surface » (p. 15). La question de la contemporanéité des pratiques littéraires donne lieu à quelques morceaux de bravoure rhétoriques et à des déclarations pour le moins provocatrices, comme celle de Philippe Sollers qui en 1980 : « c'est devenu académique, l'avant-garde, vous comprenez » (Sollers, 1980, p. 21).

Dans le premier chapitre (pp. 31-60), Frances Fortier et Anne-Marie Clément écrivent justement : « entre le déclin proclamé par la critique et la résistance plus ou moins désabusée des écrivains, la littérature au présent semble